Hitch hike

VALÉRIE MRÉJEN

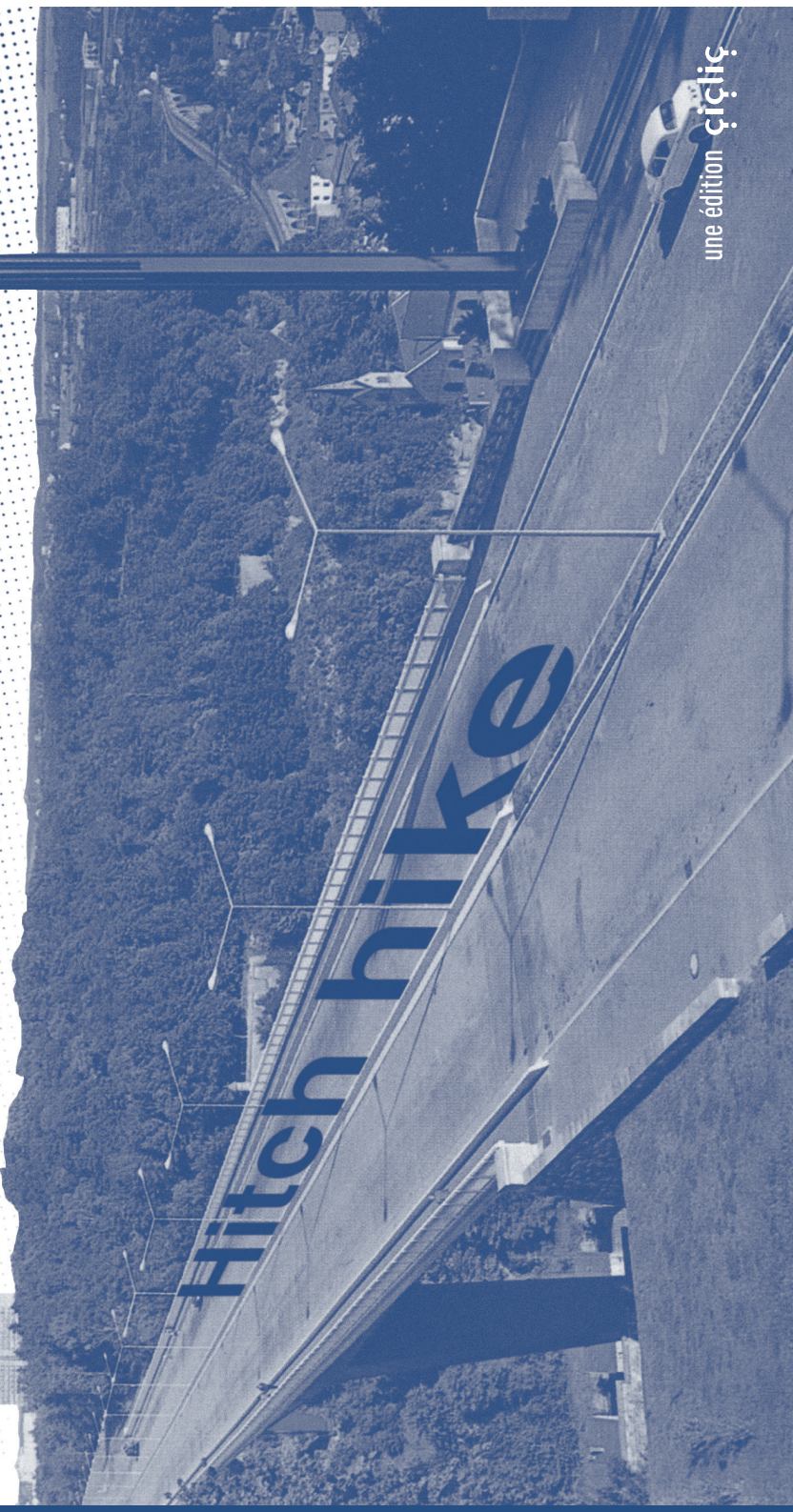
« Le voyage en voiture et ses rencontres occasionnelles, voyageurs pris en stop sur le bord de la route ou cavales improbables d'êtres réunis par le hasard et embarqués vers une même destinée, échanges aussi intimes qu'inattendus dans l'espace exigu d'un véhicule roulant… »

Valérie Mréjen a composé pour Ciclic 5 nouvelles inédites, en écho à 5 road-movies mythiques, abordant chacun à leur manière la crise existentielle, la dérive, la fuite. Elles seront lues lors de 5 rendez-vous en région Centre-Val de Loire, liant littérature et cinéma, lectures et projections ; des rencontres aussi insolites qu'un voyage en autostop.

Régis d'Audeville

Valérie Mréjen est née en 1969 à Paris. Issue d'une école d'art, elle s'intéresse dès ses débuts à différents moyens d'expressions pour mieux explorer les possibilités du langage. Elle commence par éditer quelques livres d'artiste avant de tourner ses premières vidéos. Ses travaux ont fait l'objet de nombreuses expositions en France et à l'étranger, notamment au Jeu de Paume en 2008. Elle a réalisé plusieurs courts-métrages, des documentaires (*Pork and Milk*, 2004, *Valvert*, 2008) et un long métrage de fiction, *En ville*, co-réalisé avec Bertrand Schefer et sélectionné à la Quinzaine des réalisateurs à Cannes en 2011. Elle a publié *Mon grand-père*, 1999, *L'Agrume*, 2001, *Eau sauvage*, 2004, aux éditions Allia, et *Forêt noire*, 2012, aux éditions P.O.L. En 2014, elle a mis en scène pour la première fois un spectacle tout public, *Trois hommes verts*, créé au Théâtre de Gennevilliers.

Un projet Ciclic, avec le soutien de la Région Centre-Val de Loire.
Ciclic est un établissement public de coopération culturelle créé par la Région Centre-Val de Loire et l'Etat.
Création graphique Ciclic, 2015. Impression : Imprimerie des Hauts de Vilaine.



#3 Valérie Mréjen

Vers Vauvert

Hitch hike #3

Vers Vauvert

VALÉRIE MRÉJEN

L'autoradio ne fonctionne plus. Elle a essayé plusieurs fois de le rallumer mais aucun bruit n'en sort, pas même un petit grésillement qui donnerait l'illusion que l'antenne se donne un peu de mal pour essayer de capter des ondes.

Elle est partie pour une bonne heure de route avec pour seule occupation le ressassement de ses pensées et l'impression d'inachèvement qui l'obsède depuis ce matin.

Tout au long de la route, régulièrement, des panneaux bricolés sur lesquels ont été tracés au pinceau ou au marker à pointe épaisse PRODUITS RÉGIONAUX, MELONS, PÊCHES, RIZ DE CAMARGUE, TOMATES, LÉGUMES. Des entrées de domaines viticoles et leurs logos chics imprimés sur des sortes de calicots, des vignes, des cyprès, une base militaire gigantesque dont l'entrée en béton moulé, petit bâtiment terne et presque sans fenêtres, ne donne pas du tout envie de s'y égarer. Le terrain est délimité par un grillage qui n'en finit pas de s'étendre. À deux endroits, un char posé sur l'herbe comme pour décorer, un peu à la façon des socs rouillés ou des brouettes reconvertis en présentoirs pour pots de fleurs dans les jardins des pavillons.

Si un auto-stoppeur apparaissait sur le bord de la route, elle le ferait monter.

Si un auto-stoppeur apparaissait sur le bord de la route, elle le ferait monter. L'autre jour elle en a croisés, un couple avec des sacs et un écriteau en carton, mais elle était pressée et leur allure un peu trop négligée ne lui avait pas inspiré confiance. En les dépassant elle avait surpris un signe de la main moyennement sympathique qui semblait signifier encore une solitaire sans cœur préoccupée avant tout par son petit confort et son prochain feuilleton radiophonique, plutôt que son prochain tout court, encore une qui n'aime pas les jeunes.

Ce soir, elle se sent disposée à faire monter des inconnus pour les rapprocher d'une grande ville et entretenir avec eux une conversation. Mais les bords de la route sont désertés et calmes, et personne pour l'instant ne s'appuie sur les affichettes indiquant la vente de produits locaux.

Elle ferme les fenêtres et met en marche la ventilation, mais sur ce vieux modèle d'auto cela n'a jamais vraiment fonctionné et on a surtout droit à un énorme bruit de soufflerie qui ne procure aucune fraîcheur. Si elle avait à ses côtés un passager, il faudrait certainement lever la voix de part et d'autre pour pouvoir s'entendre. Ce n'est peut-être pas plus mal finalement. Elle déteste forcer le volume sonore, cela lui donne l'impression de lutter en vain contre les éléments.

C'est une des raisons pour lesquelles elle a toujours évité les soirées et encore plus les discothèques. Devoir hurler dans une oreille pour y déverser des questions banales et des banalités en guise de réponse aux questions banales elles-mêmes posées par l'interlocuteur, si possible en deux mots car à partir de trois la compréhension n'est plus garantie, elle a toujours détesté ça. Elle se retrouvait à répéter chaque bout de phrase informative comme présentant un intérêt majeur, quasi vital, tandis que la personne continuait à faire non de la tête pour signifier qu'elle n'avait pas saisi. Dans ces moments, elle avait vraiment l'impression de n'avoir rien à dire à force d'étirer au maximum les conversations anodines, de scander haut et fort de vagues bouts de phrases à propos du volume sonore, et donc de la difficulté de se comprendre dans pareil contexte, comme s'il s'agissait de slogans politiques.

Il lui manquait une dose de légèreté, une certaine aptitude au lâcher prise

Et puis elle se sentait complètement déplacée, en retrait par rapport aux gens qui semblaient s'amuser. Il lui manquait une dose de légèreté, une certaine aptitude au lâcher prise.

Voilà une chose qui lui avait manqué. Elle tente pourtant d'y travailler depuis quelques années.

Hier, son regard s'est posé par hasard sur une petite question dans un magazine féminin. Depuis, elle garde en tête une sorte de tableau d'évaluation comparatif entre elle et ses plus proches amis.

Elle venait de s'installer dans la minuscule salle d'attente de son dentiste lorsqu'elle a remarqué la pile de journaux périmés et défraîchis dont elle avait d'ailleurs déjà consulté la plupart aux derniers rendez-vous. Peut-être n'avait-elle pas laissé passer assez de temps pour que de nouveaux numéros apparaissent, que les médecins du cabinet pensent à renouveler le stock d'hebdomadaires remplis de reportages et de révélations sensationnelles sur les plus grandes fortunes de France, les Francs-maçons ou le classement des hôpitaux. Il faudrait attendre encore quelques semaines pour espérer tomber éventuellement sur des exemplaires plus récents.

Elle s'était rendu compte une fois sur place qu'elle avait oublié son livre avant de venir, pourtant elle essayait d'y penser chaque fois mais cela lui était revenu trop tard, et à présent elle avait fait le vœu de ne plus saisir son téléphone par pur désœuvrement, ni de faire glisser dans le vide les icônes des applications ou de passer son temps à les ouvrir et les fermer, comme l'avait fait cet homme assis à côté d'elle dans un train pour Marseille et qui lui avait paru tellement pathétique. Elle avait vu, d'un coup, la répétition absurde et horripilante de ce geste-réflexe et avait observé un bon moment la façon dont ce malheureux essayait à tout prix de s'occuper les mains, d'avoir l'air affairé, même si ses innombrables manipulations ne correspondaient proprement à rien. C'était un personnage grotesque un peu à la Tati, celui qui dans *Playtime* range et ressort le même stylo à bille d'une poche plaquée et actionne le petit ergot pour faire apparaître et rentrer la mine dans un clic-clic crispant savamment amplifié. Il cherchait une activité, même limitée à des mouvements de doigts d'une faible portée sur la surface d'un écran lumineux. Se prouver qu'on est encore raccordé au monde et ne pas rester honteusement passif, les coudes le long du corps à seulement regarder dehors.

Cette vision l'avait dissuadée de continuer à plonger la main dans son sac pour relever son courrier toutes les cinq minutes, ce qui de toute façon n'avait pour effet que de l'agacer devant l'afflux de spams et d'offres commerciales ineptes.

Ceux qui l'énervaient particulièrement ces derniers temps : la boutique du plaisir, brûlez les graisses, payez 0% d'impôts.

À ces offres intrusives et faussement amicales qui tombaient toujours à côté et qui, quoi qu'il en soit, NE L'INTÉRESSAIENT PAS, comme elle se tuait à le répéter à longueur de formulaires de désinscription parfaitement inefficaces, elle avait préféré opter encore une fois pour un hors-série de l'été intitulé spécial beauté, ou bien était-ce un spécial accessoires, dont le papier anciennement glacé était devenu mat et complètement froissé à force de consultations.

Vous manque-t-il quelque chose ?

Dans un test psychologique qu'une main anonyme munie d'un feutre avait complété quelques semaines plus tôt, figeant ses réponses pour de bon aux yeux des nombreux patients qui viendraient après, figurait cette question qui depuis l'intriguait. Vous manque-t-il quelque chose ?

Pendant les soins, à demi-allongée sur le fauteuil en skaï, sous le spot inclinable qui faisait une douche de lumière sur la tête, et la bouche encombrée par un petit tuyau en plastique transparent, elle s'était demandé quelle réponse apporter à ce genre de question. Fallait-il choisir une seule chose, dire ce qui venait en premier, établir un classement de tous les manques ou bien centraliser et regrouper sans trop rentrer dans les détails par un laconique oui.

Car elle s'était bien vite rendue à l'évidence : la réponse était positive. Comme il était question de choses dans la formulation, elle avait d'abord pensé à un inventaire d'objets. Il lui manquait un manteau chaud pour cet hiver, un presse-agrume professionnel – même si cela prendrait toujours trop de place dans sa cuisine – une valise à roulettes de taille intermédiaire, des bottes en caoutchouc pour les grosses pluies et la campagne où elle n'allait pourtant pas si souvent, un abonnement illimité au cinéma, un nouvel agenda, un pull chaussette de couleur neutre, un fauteuil bien pensé pour lire avec un repose-pieds à la juste hauteur, un parapluie solide, une nouvelle tablette.

C'était presque une liste de mariage. Jusqu'au moment où elle avait admis qu'il lui manquait également un mari.

C'était presque une liste de mariage. Jusqu'au moment où elle avait admis qu'il lui manquait également un mari.

Sur le bord de la route, toujours pas l'ombre d'un routard. Peut-être dorment-ils encore ? La grille du terrain militaire continue sur des kilomètres, et à une distance régulière, la même plaque métallique accrochée au grillage prévient attention chien de garde avec en médaillon le portrait d'un berger allemand. Ils ont laissé la phrase au singulier, ce qui annule d'emblée la volonté d'intimider. Elle se rend compte que cet avis dissuasif montrant la même photo de molosse vigilant est placardée presque une centaine de fois, tout

autour du domaine immense dont le terrain appartient à l'armée. Eh bien dis donc le pauvre chien, ça lui en fait de la distance à parcourir, se dit-elle assez fière d'avoir remarqué ce détail. Il doit en avoir du travail, plusieurs hectares à surveiller tout seul. La pauvre bête est débordée. Elle trouve sa remarque assez drôle. Dommage qu'il n'y ait pas de passager à ses côtés pour rire avec elle de ses plaisanteries.

Elle se met à parler toute seule. Puisque personne ne veut partager ce trajet, elle s'adresse à des voyageurs fantômes. Elle les imagine attentifs, intéressés et bon public. Lorsqu'elle croise une voiture, elle essaye seulement de faire moins de mimiques pour de ne pas avoir l'air d'une folle.

Vous comprenez, assez vite j'ai perçu le sens plus vaste de cette interrogation. Je me suis dit absolument, il me manque quelque chose, si ça n'était que ça, par exemple un bureau avec une vue sur les toits, le temps de faire tout ce que je voudrais, un peu plus d'énergie le soir, une heure par jour pour faire du sport, une maison au bord de la mer, une grande famille profondément unie. Quand on commence à y réfléchir, c'est sans fin. J'aimerais pouvoir écrire au père Noël ou me trouver face au génie sorti de la lampe à huile, un colosse à turban prêt à se mettre en quatre.

La grille du terrain militaire a laissé place à une allée de cyprès qui peine à cacher de grands entrepôts en tôle. Une zone d'activités artisanales, une piscine vide en plastique moulé bleu présentée à la verticale sur le bord d'un rond-point, une boulangerie dont le nom comporte le mot fournil, une Halle aux chaussures.

Ce qui me manque, c'est une personne à qui parler, quelqu'un qui partagerait mes doutes et saurait par moments prodiguer des conseils.

Ce qui me manque, c'est une personne à qui parler, quelqu'un qui partagerait mes doutes et saurait par moments prodiguer des conseils. Quelqu'un qui saurait me reprendre une fois que je commence à voir le côté négatif des choses, par exemple à énumérer tout ce que je n'ai pas fait, qui pourrait m'arrêter quand je commence à me lamenter sur mon sort.

Il y a des jours où j'envie la place de Rita. Son mari vient d'une grande famille et ils n'ont pas besoin de travailler. La fin des soucis matériels, je ne peux pas dire que cela ne fasse pas envie. Ils ont une immense maison avec un jardin, ce qui doit représenter le rêve de la plupart de leurs amis. Ils voyagent partout dans le monde, ils ont des bonnes adresses et des amis dans toutes les villes. Leurs quatre enfants mignons parlent deux ou trois langues. Ils possèdent une maison de famille dans un village du Var. Lorsqu'ils y vont, le gardien passe avant pour préparer leur arrivée et s'assurer que rien ne manque. Linge, savonnettes, bois pour la cheminée, bouteilles de lait dans la cuisine et bières au réfrigérateur.

À côté de ça, Rita a quand même des problèmes. Elle a déjà fait quelques crises de décompensation. On ne sait pas à quoi c'est dû, peut-être est-elle angoissée par le fait que tout soit si facile ? Elle doit se sentir isolée, déconnectée d'une grande partie de ses semblables. Il faut avouer que cette situation la met en porte à faux par rapport au monde qu'ils fréquentent. Ils sont principalement liés à des artistes, des poètes, des gens qui dans l'ensemble ont plutôt des problèmes d'argent. Des têtes brûlées attachées coûte que coûte à leur indépendance mais qui ne peuvent compter que sur leur imagination et leurs idées aussi hasardeuses que fluctuantes pour continuer à avancer et gagner à peu près leur vie. Qui sait, les problèmes de Rita sont peut-être plus vieux. Elle est tellement secrète. Il est probable que ses troubles soient liés à sa famille, à son enfance. D'où lui vient cette fragilité ?

Il y a aussi Elli. Elli a tout ce qu'il faut. Elle est au firmament, tout le monde la connaît et elle connaît le monde entier. Elle est devenue riche. Elle a voyagé dans tous les pays. Elle semble heureuse depuis quelques années avec le même amant. Mais elle n'aura pas eu d'enfants et a gardé un caractère égocentré qui trahit forcément une frustration. À l'âge adulte elle a toujours besoin d'attirer l'attention comme une fillette insatisfaite. Et puis il faut bien dire qu'elle n'est pas très jolie. Elle fait d'immenses efforts au quotidien mais il est évident qu'elle ne peut jamais se laisser aller ou apparaître au naturel. C'est une blessure, un manque qu'elle essaye tous les jours de surmonter au mieux en passant plusieurs heures dans son cabinet de toilette.

Mira a une affaire qui marche et des boutiques dans le monde entier. Elle donne de grands dîners où se croisent écrivains, rockeurs, créateurs, et stylistes aux noms les plus en vogue. Elle est au pic de son succès et de sa créativité. Elle entretient de bons rapports avec sa sœur, avec qui elle part chaque année pour un périple à l'étranger. Elle est restée célibataire pour le moment.

Mira a une affaire qui marche et des boutiques dans le monde entier.

Elle a deux chiens auxquels elle porte un attachement sans bornes. Est-ce qu'il lui manquerait quelque chose ?

Quant à Isabelle, qui est salariée, elle a une grande stabilité. Au moins, elle ne se pose pas de questions à la fin de chaque mois sur comment sera le prochain, et ce qui se profile à l'horizon. Elle bénéficie d'une tranquillité d'esprit qui lui permet de se consacrer à des tâches précises sans perdre une certaine énergie à se faire du souci. Pas besoin de se disperser entre plusieurs projets : elle évite ainsi la surchauffe. Mais, en même temps elle est enchaînée à son job et pourrait bien se ramollir à cause de cette sécurité. Assez vite la routine risque de s'installer. Elle se retrouve à déjeuner tous les midis avec les mêmes collègues et ils parlent de l'entreprise. Ce serait difficile, voire impossible de faire autrement.

S'ils n'étaient pas liés par le travail ils ne se fréquenteraient certainement pas, c'est donc en toute logique qu'ils se raccrochent à leur sujet commun. À part les histoires de patron ou d'autres employés, ils ne sauraient pas quoi se dire.

S'ils n'étaient pas liés par le travail ils ne se fréquenteraient certainement pas, c'est donc en toute logique qu'ils se raccrochent à leur sujet commun.

Claude et Catherine ont retapé un corps de ferme ancien qu'ils avaient acheté pour une bouchée de pain. Il y a quelques années ils ont décidé de quitter Paris, ses appartements miniatures trop chers, ses habitants mal embouchés, et de s'installer au grand air dans la nature sauvage. Il y a le calme et beaucoup de place, ils font tous les jours des promenades santé juste derrière chez eux, ils respirent le bon air et quand ils ne regardent pas en direction de l'usine Areva, le paysage est magnifique. Ils font des feux de cheminée. Leur maison est presque un château. Mais ils sont isolés, ce qui se passe à la capitale leur échappe et dans leur région reculée ils n'ont presque pas rencontré d'amis.

Ils ne pourraient plus revenir. Ils sont trop éloignés de leurs anciennes fréquentations, de la vie bouillonnante, ils ont depuis longtemps perdu tout lien avec les sujets des dîners en ville. De toute façon, ils n'auraient plus les moyens de louer ou d'acheter un appartement. Leur demeure ne vaut pas grand-chose. En fait, ils sont coincés à la campagne. Et avec ça, ils passent leur temps à faire de la voiture : pour déposer leurs fils ou venir les récupérer, chez des amis, à l'école, au multiplexe, pour acheter du pain, pour faire la moindre course. Ils évaluent sans cesse le pour et le contre et tentent de justifier leur choix. Dans notre trois-pièces à Jaurès ce n'était plus possible. Mais ici les hivers sont durs. On est quand même au calme, ça n'a rien à voir. Mais il faut reconnaître que c'est très désert. On apprend à être patients. Chez les commerçants on attend des heures car les gens ont le temps. Et bla bli et bla bla. Ils vous déroulent leur vie.

Côté professionnel ce n'est pas très varié. De toute façon on n'avait pas le choix.

Arsène est mort plus jeune que l'âge que j'ai et il avait déjà produit ses séries de photographies, il a achevé toute son œuvre en seulement quelques années. Il est aussitôt devenu culte. Bon, en même temps il est mort.

Il est aussitôt devenu culte. Bon, en même temps il est mort.

Emma est femme au foyer à plein temps et a tout loisir de s'occuper d'elle. Une fois ses cinq enfants déposés à l'école elle s'offre des séances de soins divers. Mais je ne suis pas sûre qu'elle en profite vraiment. La dernière fois que je l'ai aperçue elle poussait trois caddies débordant de victuailles. Même avec l'aide d'une fille au pair et d'une femme de ménage elle passe sa vie à arpenter les allées des supermarchés et à essayer d'obtenir sur le champ un rendez-vous chez le pédiatre. Ses petits ont toujours quelque chose. C'est sûrement parce qu'elle s'occupe d'eux comme activité principale que son existence est centrée sur la vie de famille : ils essaient comme ils peuvent d'alimenter son quotidien, de lui donner sans arrêt du souci pour qu'il y ait toujours quelque chose à faire. Cela commence quand même à devenir inquiétant. Il y en a toujours un qui est malade ou qui s'est fait mal à l'école, qu'il faut aller chercher en pleine journée. Elle n'est jamais en repos, toujours pressée et essoufflée, rouge d'inquiétude tandis que la secrétaire médicale chargée de filtrer les appels essaye d'obtenir plus d'informations pour évaluer le degré d'urgence et si possible éviter de charger l'agenda du docteur. Ah non, décidément, je n'aimerais pas être à sa place.

J'ai l'impression que la soufflerie souffle de plus en plus fort. Il faudrait trouver l'énergie de déposer la voiture au garage. Malheureusement je ne connais pas de réparateur aimable, honnête et raisonnable. Il me manque une bonne adresse, des connaissances techniques, et un minimum d'intérêt pour la chose mécanique.

Il me manque aussi ce trait de caractère que j'envie chez certaines personnes, généralement des Sud-Américains. Cette affabilité innée, simple et directe, cette facilité de contact.

J'ai toujours l'impression de me méfier d'emblée, d'avoir une attitude réservée par défaut : j'attends qu'on vienne vers moi, qu'on me prenne par la main.

Il me manque aussi du culot, une impulsion pour aller vers les autres, le courage d'aborder les gens quand j'ai quelque chose à leur demander. Il m'arrive encore très souvent de rester figée un moment à côté d'un petit groupe sans oser me lancer. Dans les soirées, je viens me greffer à un duo ou un trio et j'acquiesce à tous les propos, mon verre d'orangeade à la main. Je reste plantée à côté, complètement transparente, et au bout d'un moment je n'arrive plus non plus à trouver le créneau pour m'éclipser à reculons.

Sinon il me manque régulièrement quelques heures de sommeil, et un meilleur sens de la répartie. Le nombre de fois où je me suis dit après coup voilà ce que j'aurais dû répondre. Combien de répliques subtilement cinglantes n'ai-je pas patiemment composées et répétées en mon for intérieur une fois que le mal était fait et qu'il était trop tard.

Voilà un don que j'admire. Les gens qui partent au quart de tour et arrivent à faire mouche. La dernière occasion où j'ai ruminé après coup pour trouver la réponse que j'aurais dû avoir, c'était lors d'un colloque professionnel. Après la présentation de mon Powerpoint, je me suis fait épingler en public par un participant assis au premier rang. C'était un gros homme flasque avec une affreuse cravate fantaisie représentant un personnage de Tex Avery. Je suppose qu'il avait les chaussettes assorties.

Il a pris le micro et s'est mis à remettre en cause tout ce que j'avais dit. Il jubilait de sa méchanceté pointilleuse. J'aurais voulu pouvoir me dissoudre en claquant des doigts et devenir un corps gazeux, je commençais à être cramoisie, à avoir chaud aux joues. Mais comme je suis polie et effacée je n'ai rien dit, je n'ai pas su quoi dire. J'étais totalement prise de cours.

Il m'avait en revanche complimentée sur la qualité des photos choisies, mais c'était presque pire. Là, disait-il, je ne sais pas, vous êtes sans doute plus compétente que moi, vous avez pris de belles images, en tout cas là-dessus je n'ai rien à redire.

C'est sur la route en repartant chez moi que l'esprit d'escalier est finalement entré en scène avec son retard coutumier. J'ai répété plusieurs fois à voix haute, comme si l'auditeur importun était encore assis en face de moi : ah ça, c'est sûr, avec la cravate que vous arborez vous n'allez pas me donner un cours d'esthétique. Je continuais mon chemin et déclinais sur tous les tons cette petite phrase acide en essayant d'imaginer la tête qu'il aurait faite.

Je continuais mon chemin et déclinais sur tous les tons cette petite phrase acide en essayant d'imaginer la tête qu'il aurait faite.

Le manque d'à-propos vous amène à avoir souvent l'esprit absorbé. On passe un temps certain à ressasser, à affiner encore et encore ses ripostes.

Voilà. Sinon je connaissais un couple parfaitement heureux mais j'ai appris l'été dernier qu'il s'était séparé. C'est surprenant parce que pour moi il représentait l'image du bonheur. Même ceux qui font rêver finissent par révéler un jour des failles. Il paraît qu'il menait une double vie. Je manque désormais de modèles.

Quelquefois, je manque de jugeote. Je me suis déjà fait avoir par un mail frauduleux. Pourtant, le message truffé de fautes d'orthographe avait été émis un 11 novembre. Cela m'étonnait un peu de la part d'EDF mais le logo était bien imité.

Des sculptures de bords d'autoroute, une pépinière, des ateliers-usines d'articles en céramique, des hangars fermés par des rideaux de fer, des maisons aux murs abricot, ocre avec volets bleus, des vérandas, des tables de jardin en plastique blanc et leurs chaises assorties. Des éoliennes. Des terrasses vides qui semblent attendre leurs occupants.

#